

LES EXILS D'ÉMILE OLLIVIER

Petr Kyloušek*

La littérature migrante représente une étape importante dans la dynamique de la littérature québécoise tant sur le plan scriptural que théorique. L'article résume, dans un premier temps, les éléments axiologiques structurants du champ littéraire québécois qui, dès les années 1960, préparent le terrain à l'entrée et à l'intégration des auteurs migrants dans le canon québécois. Il s'agit notamment de la territorialisation identitaire et culturelle, ressentie comme inachevée aussi bien par les auteurs québécois (Jacques Ferron) que par la critique (Laurent Mailhot), et que Pierre Nepveu rapproche des auteurs migrants en soulignant les similitudes. La composante complémentaire du processus revient aux Italo-Québécois et aux Haïtiens qui thématisent et théorisent, au cours des années 1990, la situation exilique en transformant la perception de l'altérité culturelle et ethnique en problématique existentielle, éthique et scripturale traduite par les concepts de nomadisme et enracinement. À la différence de ses compagnons d'exil – Robert Berrouët-Oriol, Jean Claude Charles, Joël Des Rosiers – Émile Ollivier traite la condition exilique sur deux plans complémentaires. Le premier envisage la relation nomade-sédentaire sous l'aspect historique en constatant le renversement axiologique au profit du nomadisme comme condition humaine dominante du monde postmoderne. Le second en déduit des conséquences philosophiques associées à l'écriture. Le propos est illustré par trois ouvrages – la réflexion théorique *Repérages* (2001) et les deux romans de la dernière période *Passages* (1994) et *La Brûlerie* (2004). L'analyse permet de dégager le lien entre la thématique exilique et les conséquences qu'Émile Ollivier en tire à la fois pour la structuration de la spatialité, la narration et le statut de l'écriture comme manifestation de la dynamique du vide. Exemple du processus intégrateur, la poétique d'Émile Ollivier anticipe certaines tendances de la littérature québécoise après 2000.

Mots-clés: diaspora haïtienne, Émile Ollivier, nomadisme, enracinement

Émile Ollivier's Exiles

Migrant literature represents an important stage in the dynamics of Quebec literature, both scripturally and theoretically. The article first summarizes the structuring axiological elements of the Quebec literary field that, from the 1960s onwards, paved the way for the entry and integration of migrant authors into the Quebec canon. These include identity and cultural territorialization, felt to be incomplete by both Quebec authors (Jacques Ferron) and critics (Laurent Mailhot), and which Pierre Nepveu likens to migrant authors, emphasizing the similarities. The complementary component of the process belongs to the Italo-Québécois and Haitians who, in the 1990s, thematized and theorized the exilic situation, transforming the perception of cultural and ethnic otherness into an existential, ethical and scriptural problematic translated by the concepts of nomadism and enracinement. Unlike his fellow exiles – Robert Berrouët-Oriol, Jean Claude

* Masarykova Univerzita, Brno.

Charles, Joël Des Rosiers – Émile Ollivier treats the exilic condition on two complementary levels. The first considers the nomadic-sedentary relationship from a historical perspective, noting the axiological overturn in favor of nomadism as the dominant human status in the postmodern world. The second deduces the philosophical consequences associated with writing. The discussion is illustrated by three works – the theoretical reflection *Repérages* (2001) and the two novels from the latest period *Passages* (1994) and *La Brûlerie* (2004). The analysis reveals the link between the exilic theme and the consequences Émile Ollivier draws from it for the structuring of spatiality, narration and the status of writing as a manifestation of the dynamics of the void. As an example of an integrating process, Émile Ollivier's poetics anticipates certain post-2000 trends in Quebec literature.

Keywords: Haitian Diaspora, Émile Ollivier, Nomadism, Enracinement

Introduction

La diaspora haïtienne a trouvé, au Québec, un terrain propice pour déployer ses activités qui ont fini par influencer, en s'y intégrant, la littérature québécoise tant sur le versant scriptural que théorique, notamment en ce qui concerne la dimension existentielle, au sens philosophique, de la situation exilique. Pour illustrer notre propos, nous avons choisi trois ouvrages d'Émile Ollivier (1940-2002) – sa réflexion théorique *Repérages* (2001) et les deux romans de la dernière période *Passages* (1994) et *La Brûlerie* (2004). Les trois textes s'éclairent mutuellement et se complètent. Ils permettent aussi de saisir certaines spécificités de la diaspora haïtienne dans le contexte québécois. Nous tenterons de préciser notre propos en deux points: 1° la contextualisation de l'apport haïtien dans les discussions concernant la littérature migrante et la part de la réflexion d'Émile Ollivier; 2° l'analyse des deux romans qui reflètent, sous forme fictionnelle, les deux étapes de la migration haïtienne tout en élucidant les aboutissements phénoménologiques et, partant, narratologiques.

Littérature migrante dans le contexte québécois

Le *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec 1800-1999* (2003) de Daniel Chartier comporte 628 entrées dont la majeure partie pour la seconde moitié du XX^e siècle. Le tournant de l'ouverture culturelle et littéraire à l'altérité migrante se situe dans les années 1960. En effet, la politique de la Révolution culturelle a achevé les processus de déperiphérisation du Québec par rapport à la centralité parisienne (Kyloušek 2024: 57-116) et a assuré l'indépendance du marché éditorial québécois qui commence à attirer de nombreux auteurs à vocation francophone, tels le Brésilien Sergio Kokis, la Chinoise Ying Chen, les Libanais Wajdi Mouawad et Abla Farhoud ou bien, justement, les Haïtiens

Émile Ollivier, Gérard Étienne ou Dany Laferrière. La progression de l'altérité migrante a été catégorisée en étapes uniculturelle (1939-1959), pluriculturelle (1960-1975), interculturelle (1976-1985) et transculturelle (1985) par Clément Moisan et Renate Hildebrand dans *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)* (2001). Mais c'est sans doute Pierre Nepveu qui a le mieux éclairci les prédispositions socio-culturelles et poétiques de l'ouverture québécoise. Dans son essai "Écritures migrantes" qui fait partie de *L'Écologie du réel* (1999), il souligne qu'au moins depuis les années 1960, il existe des affinités entre les écrivains québécois et les écrivains migrants dans la perception de l'espace, de la territorialisation et de la déterritorialisation. Nepveu rappelle que chez Hubert Aquin, Jacques Godbout, Réjean Ducharme et Jacques Ferron, «l'espace québécois se découvre à la fois excentré et excentrique, mais aussi comme implosif et inclusif» (201). Dans cette optique, rappelons la thématisation du «pays incertain» chez Jacques Ferron, significative de la noésis identitaire, proche de celle des auteurs migrants (Kyloušek 2005: 249-258). Ferron travaille le concept dans les *Contes du pays incertain* (1962), on le retrouve dans plusieurs romans, tels que *Le Salut de l'Irlande* (1970) et *Le Saint-Élias* (1972) aussi bien que dans les pièces de théâtre comme *Les Grand So-leils* (1958). Le sentiment d'une territorialisation fragile y est lié à la dynamique de la créativité comme inachèvement et ouverture, espoir et menace de non-existence: «Un pays, c'est plus, c'est moins qu'un pays, surtout un pays double et dissemblable comme le mien, dont la voix ne s'élève que pour se contredire, qui se nie, s'affirme et s'annule, qui s'use et s'échauffe à lui-même, au bord de la violence qui le détruira ou fera revivre.» (Ferron 1970: 156). Le propos du personnage-narrateur de *L'Amélanchier* renvoie à la précarité identitaire qui engendre la nécessité de la création.

La propension de la littérature québécoise à l'ouverture semble s'inscrire dans le sentiment d'incomplétude et d'inachèvement relevé par Laurent Mailhot pour qui le Québec est « un pays à venir, comme l'écriture, mais ailleurs. Le Québec n'est pas donné, il n'est pas là. Il n'est pas une donnée objective de l'Histoire, mais un objectif à viser, à déplacer » (Mailhot 147). Ce sont précisément l'incertitude de l'ancrage identitaire et l'instabilité d'une territorialisation sans territoire qui semblent offrir un terrain propice à l'entrée de la littérature migrante dans le champ littéraire québécois.

Revenons à Pierre Nepveu pour souligner un fait marquant de son argumentation. En analysant la proximité de la sensibilité québécoise qui remonte aux années 1960 et l'expérience migrante ultérieure qui commence à se conceptualiser dès les années 1980, Nepveu relève la face complémentaire du processus de rapprochement, à savoir le regard que les auteurs et critiques migrants portent sur la culture d'accueil où ils identifient les points communs facilitant

la reconnaissance mutuelle de l'altérité. C'est à ce propos que Nepveu cite l'immigré Fulvio Caccia et la revue *Vice versa*: «L'inachèvement de la francité garde ouverte la blessure originelle qui permet de reconnaître l'autre, d'être l'autre [...] et rend possible ce devenir autre présent dans toute culture» (Nepveu 1999: 202).

L'intégration des auteurs migrants a traversé une période de conflits, notamment au cours des années 1990. Le remise en cause du canon québécois (Ferraro) s'est heurtée à la résistance de la littérature québécoise, ne serait-ce que par la distinction temporaire entre les auteurs québécois et néo-québécois. L'acuité de la crise s'est révélée sous forme d'accusations injustes lancées contre l'essai de Monique LaRue *L'Arpenteur et le navigateur* (1996). Toujours est-il que la réalité éditoriale et le succès des auteurs migrants ont progressivement effacé jusqu'à la distinction entre québécois et néo-québécois.

Ce qui mérite toutefois d'être souligné est la collaboration des Italo-Québécois et des immigrants haïtiens qui s'est affirmée, d'abord, à la marge du courant hégémonique de la critique littéraire québécoise, mais qui a fini par transformer le concept d'écriture migrante en l'intégrant au centre des débats littéraires et culturels du Québec (Nareau 165-184; Davaille 109-122). Mentionnons les revues *Dérives* (1975-1987; Jean Jonassaint), *Quaderni culturali* (1980-1982; Lamberto Tassinari) et la revue trilingue *Vice Versa* (1983-1996; Lamberto Tassinari, Fulvio Caccia). L'article "Effet d'exil" du Haïtien Robert Berrouët-Oriol publié dans *Vice Versa* (Berrouët-Oriol 20-21) initie la phase de la transformation de l'altérité culturelle et ethnique en problématique existentielle, éthique et scripturale. C'est la voie que prendra aussi la réflexion d'Émile Ollivier (2001) ou de Jean-Claude Charles qui forge le concept d'enracinement. C'est à la fois le refus de la littérature de l'exil et de la diaspora, du statut d'écrivain « cosmopolite », « transnational » ou « citoyen du monde » et l'affirmation simultanée de la racine et de l'errance, un témoignage individuel de la mémoire des origines et des réalités nouvelles de la migration : un enracinement dans l'errance (Charles 37-41).

Redéfinition de l'exil, dichotomie nomade-sédentaire

La contribution d'Émile Ollivier, dans *Repérages*, consiste à bouleverser l'axiologie de la dichotomie nomade-sédentaire, inscrite comme opposition entre le coureur de bois et le colon dans la tradition culturelle et sociale québécoise. En cela Ollivier seconde le questionnement axiologiques de Monique LaRue dans *L'Arpenteur et le navigateur* tout en inversant la hiérarchie en faveur d'une nouvelle conception valorisante du nomadisme:

Les notions d'exil et d'errance comme celles de patrie ou d'État n'ont de sens que pour les sociétés sédentaires. Majoritaires, elles sont parvenues à imposer aux sociétés nomades des lois et des frontières visant à les cerner et à les immobiliser; ce faisant, elles ont fini par doter d'une épaisseur historique des notions qui n'avaient à l'origine rien de naturel (2001: 32).

Selon Ollivier, la vision négative du nomadisme et du déracinement n'a plus sa place dans un monde globalisé dans lequel les individus et les populations se déplacent constamment à travers la planète. Il constate que le déracinement, loin d'être une déficience, signifie aussi la liberté d'un nouveau destin humain marqué par la "transnationalisation": les identités individuelles ne sont pas figées, mais mouvantes, car les individus sont des "mutants" dans une "société fragmentée" où il faut apprendre à «vivre dans des zones franches des marges» (Ollivier 2001: 37-39). Dans une telle configuration axiologique, toutes les frontières – ethniques, culturelles, linguistiques – perdent leur justification et leur sens, même dans les situations où le mélange et l'hybridation sont reconnus. En cela, Ollivier rejoint l'enracinement de Jean-Claude Charles (Charles 37-41) et de rapproche des vues de Joël Des Rosiers qui, dans *Théories caribbes* (1996), aborde la réévaluation du déracinement et du chevauchement existentiel qui en résulte. Des Rosiers théorise le concept du destin humain post-exilique qui se manifeste dans le statut et l'œuvre des écrivains. En effet, c'est précisément la création qui permet de combler le sentiment du vide intérieur en trouvant l'Autre. Par ailleurs, Joël Des Rosiers écarte définitivement l'acception essentialiste de l'identité ainsi que la notion de littérature nationale:

Sans doute sommes-nous parvenus à la fin des coïncidences entre langage, culture et identité. Pour nous, toute langue est teintée d'étrangeté; et notre art poétique cherche à se distancier de toute velléité d'enracinement. Pour nous, le déracinement est une valeur positive; porteuse de modernité, parce qu'il autorise l'hybridation, l'hétérogénéité, l'ouverture à l'Autre en soi (172).

Comme Des Rosiers, Ollivier théorise le nomadisme et le déracinement, mais sa phénoménologie explore davantage les aspects philosophiques de l'expérience humaine. Il cerne et thématise le vide existentiel, corrélatif de l'enracinement, comme une des conditions mêmes de la parole et de la création en devenir.

Les exils

Les deux romans, *Passages* et *La Brûlerie* dont le second est paru à titre posthume, sont concomitants de l'évolution intellectuelle de l'auteur. Leur poétique développe certains concepts des *Repérages* tout en les questionnant à travers les expériences existentielles des personnages tant sur le plan ontologique que noétique.

Les deux romans forment une sorte de diptyque de l'émigration haïtienne y compris la référence événementielle de la fiction. Nous pensons surtout à la dynamique historique analysée par Sean Mills dans *Une place au soleil, Haïti, Les Haïtiens et le Québec* (2016). Mills distingue deux étapes. La première est celle des années 1960 et de la Révolution tranquille, caractérisée par l'accueil favorable des intellectuels haïtiens fuyant la dictature duvaliériste: l'ouverture du marché du travail est alors stimulée par la politique de francisation qui nécessite l'*intelligentsia* haïtienne qualifiée pour les postes vacants dans les services publics, et cela dans un climat de gauche, sur la longueur d'onde de la décolonisation. Au contraire, la crise économique des années 1980 et l'afflux des masses paupérisées en quête du travail et des conditions de vie décentes fait surgir des tensions sociales auxquelles la migration intellectuelle précédente, déjà installée, se doit de réagir.

La différence entre les immigrés intégrés qui militent depuis des décennies contre le régime dictatorial en Haïti, et les marginalisés qui fuient leur île pour survivre est thématisée dans *Passages*. Le narrateur Régis combine deux filons narratifs. Le premier est celui de Brigitte Kadmon Hossange et des paysans paupérisés de Port-à-l'Écu qui entreprennent la traversée de la mer sur *La Caminante*, bateau qu'ils ont construit et qui fait naufrage au large de Miami. En contrepoint est relatée l'histoire des personnages entourant Normand, un intellectuel militant, qui quitte Montréal pour Miami, afin de se rapprocher de Haïti au moment de la chute du régime duvaliériste. D'un côté la collectivité paysanne, un récit proche de l'oraliture, imprégné de croyances ancestrales, de divinités vaudou, de rites ; de l'autre côté, des individualités solitaires, chacune essayant de briser l'isolement, trouver un ancrage pour donner sens à l'existence. L'alternance des chapitres converge vers la rencontre de Normand et de Brigitte au camp de réfugiés de Miami. C'est là que le journaliste militant recueille le témoignage de Brigitte et obtient son relâchement avant de succomber à la crise cardiaque. La mort de Normand est relatée par Amparo, son amante, qui vient rendre visite à Leyda, sa femme, à Montréal. Mais c'est Régis, compagnon d'exil de Normand qui donne corps à l'ensemble des témoignages. Le positionnement distancé du personnage-narrateur sera repris dans *La Brûlerie*. C'est à la fois une distance "personnelle", mais aussi narrative, permettant une décantation émotive, éthique et esthétique, et centrant l'attention sur la réflexion. Pour l'illustrer, prenons l'exilée de longue date qu'est Amparo: «Amparo revenait de Cuba. Elle n'en revenait pas vraiment. Elle revenait de Cuba sans en revenir. En cela, elle ressemblait à ceux qui, ayant trouvé Jérusalem, continuent à la chercher ailleurs, éternellement, jusqu'au bout du monde, à l'infini, voire au-delà» (83).

L'enracinerrance et le nomadisme ne sont pas seulement le fait de la conscience, mais influent sur la communication qu'une langue figée ne saurait assumer:

Une langue commune n'est pas absolument pas indispensable à la prise des langues et l'em-mêlement de deux vies. [...] Ils avaient fini [Amparo et Janush, un exilé polonais à Paris] par créer une langue médiane mâtinée de gestes et surtout de silences... Le silence fondait leur relation. Leurs échanges se situaient en deçà ou par-delà les langues, dans l'affrontement désespéré de deux impuissantes paroles en quête de vérités (92).

Ainsi, à travers le silence-langage, l'ontologie débouche sur la noétique et celle-ci sur l'identité. Le discours clownesque de Youyou, ami de Normand, relève, de par son humour et son inconsistante légèreté, du désespoir, d'autant plus qu'il s'agit de la scénographie amoureuse visant à briser l'isolement:

Le lundi, on était nés au bord du fleuve Congo [...]; le mardi nous étions Malgaches; le mercredi, Peulhs de pure race [...]; le jeudi, Éthiopiens; le vendredi, Zimbabwéens; le samedi, Soudanais de Kartoum; et pour vous, madame, aujourd'hui, je descends d'une mère martiniquaise, fille illégitime d'un fakir oriental. Elle fut amenée de Fort-de-France à Port-au-Prince par un ravisseur corse pourvu d'un nom italien, qui fuyait la conscription durant la dernière guerre mondiale. [...] J'ai le privilège et la disgrâce, madame, d'occuper une place de choix dans le répertoire antillais du métissage et de la bâtardise (111).

Le mouvement et le changement de ceux qui «ne prennent pas racine» et qui sont «le pollen» (62) génèrent le sentiment d'une instantanéité insaisissable et la dissociation identitaire *Gleichheit-Selbstheit* / identité-ipséité proche de Martin Heidegger (§ 26, § 64) et de Paul Ricœur (12-13). Témoin la réflexion de Normand: «deux impossibilités: la chimérique résurgence du passé, puisqu'on ne peut repasser par sa vie, et l'oubli de ses racines qui souvent conduit à la folie. [...] Comment congédier le nostalgique et l'illusoire? Longtemps il s'est esquivé à faire des compromis entre le je et le moi» (82). C'est le narrateur Régis qui développe cette expérience existentielle en se référant à Kierkegaard qui «lançait à la fin de *Crainte et tremblement*: "Il faut aller au-delà!" Au-delà de quoi? Est-ce au-delà des apparences, au-delà de ce qui semble être la vie, la vérité de l'être?» Et en enchaînant sur "on ne peut pas entrer deux fois dans le même fleuve" d'Héraclite, Régis conclut par la réponse de son élève: «Maître, on ne le peut même pas une fois» (36).

Notre présentation réductrice de *Passages* a certes occulté la saveur de la narration et la profondeur des destinées. Réparons le défaut en indiquant du moins un autre aspect saillant: la finesse de la configuration des personnages. Celle-ci oppose le principe féminin, résistant et préservateur de la vie, au principe masculin, qui ne survit pas à l'écroulement du rêve qui le construit. Les dominantes des deux filons narratifs – Amédée Hossange et Normand – meurent, alors que Leyda, Amparo, Brigitte Kadmon reconstruisent leurs vies.

La mort et la résurgence de la vie est un des filons thématiques de *La Brûlerie*. Le narrateur-personnage s'appelle Jonas Lazard, nom emblématique

tant par son prénom que par la résonance du “hasard” dans son patronyme. La configuration des personnages et l'intrigue est simple. Un groupe d'émigrés haïtiens, installés depuis les années 1960 à Montréal, se réunissent dans les cafés de la rue Côte-des-Neiges: poète Dave Folentrain, architecte Pélissier, biologiste Barzac. Au bout de trois décennies de militantisme contre le régime dictatorial, ces intellectuels n'ont plus pour arme que leur “Ministère de la Parole” et qui est mis à l'épreuve – ironie dérisoire – au moment où Cynthia, fille de leur compagnon de combat Virgile, qui s'est suicidé, veut savoir qui a été son père. En effet, qui a été Virgile? Qui sont-ils, eux? *La Brûlerie* est une introspection et une quête de soi plutôt qu'un bilan.

Le champ sémantique récurrentement évoqué est celui du vide et de la vacuité. En fait, c'est autour de l'ami disparu que le récit de la quête de soi des personnages se construit. La béance existentielle est, avant tout, un aiguillon fait de tensions entre l'absence et la présence, entre la fixité et le mouvement: bref c'est une “enracinement” ontologique, noétique et éthique qui cherche un positionnement intermédiaire. La symbolique contenue dans le nom de Jonas Lazard se double de l'assise même du point de référence de la localisation: La Brûlerie, café et torréfaction, où le groupe se réunit sous le signe du salut créole “nap boulé” (on brûle, pour dire ça va), se trouve entre le lieu de la mort (proximité du cimetière) et la vitalité de la jeunesse (Université de Montréal). Le feu et le néant sont aussi thématiques par le projet de Dave Folentrain qui, à partir de flâneries fragmentaires, conçoit un grand roman sur le “vide”, mais qu'il finit par brûler (Ollivier 2004: 41). La disparition de l'écriture semble, de plus, constituer une projection du sentiment même de l'auteur Ollivier concernant l'impossibilité de la rédaction du roman qu'il était en train d'écrire et qui est paru à titre posthume seulement.

Le ton est lancé dès l'incipit:

Je ressuscite depuis des décennies dans Côte-des-Neiges. [...] Je connais tous les charmes et tous les pièges de ce quartier. Pendant que je ne cesse de mourir et de renaître dans Côte-des-Neiges, que n'ai-je point vu? Mâints vols d'outardes et leurs vagues ondulées quand elles reviennent de leur campement d'été. Les brouillards et le brumes enveloppant le Mont Royal tandis que la neige avance à pas feutrés. Chemin de la Côte-des-Neiges, j'ai vu passer une foule de papillons multicolores, le monde réel: plaisirs, bonheurs, espérances et chaque pouce d'asphalte, un parterre de fleurs. J'ai vu des quantités de Bédouins caracolant sur leur chamelle de transhumance, narines au vent. D'où viennent ces pèlerins fluides et froids qui s'arrêtent aux terrasses des cafés pour discuter, se disputer, douter et continuer leur chemin, traversés et portés par tous les souffles de la Terre, de l'Eau, du Feu et du Vide? J'ai vu ces peuples des espaces intermédiaires (9-10).

La spatialité intermédiaire se rapporte, certes, à la représentation de l'espace montréalais en perpétuel mouvement et transformation: traversées de la ville en

autobus (61), errances à travers le Mont-Royal (62-65), le café même, La Brûlerie, qui est à la fois Montréal et presque Haïti (69-70). Mais il faut la comprendre aussi comme une métaphore existentielle: «Moi, Jonas Lazard, assis à la terrasse d'un café, je me sens ailleurs. Dans cet espace intermédiaire, je suis bousculé de hasards» (225). Et cela d'autant plus que le positionnement éthique de l'exilé, envisagé comme l'acquis d'une liberté, implique une ontologie en perpétuel changement: « Est-ce s'exiler ou se vouloir vraiment libre, entièrement maître de son existence, en une nouvelle naissance qu'on aurait eu la force de décider? Nous plongeons dans une modernité sans repère ni attache, un univers, à toutes fins utiles, inconsistant » (72).

L'«enracinerrance» du non-ici et du non-ailleurs touche jusqu'à la mémoire et la connaissance: «Cette histoire est la figure de l'oubli, notre dernière demeure; son écriture est motivée par le désir de fixer les limites, d'épingler les signes du temps sur les traces de l'oubli. Les jeux de miroirs, de redoublement ou de diffraction dessinent les frontières qui séparent l'oubli de la vérité, qui sépare Léthé d'Aletheia» (36-37).

L'écriture devient ainsi l'expression de «la parole nomade, la parole migrante, celle de l'entre-deux, celle de nulle part, celle d'ailleurs ou d'à côté» (55). *La Brûlerie* est aussi une tentative de salut, car il «faut dire les mots tant qu'il y en a [et] les dire jusqu'à ce qu'ils nous disent» (228). La référence à Beckett (1967: 213) n'est cependant pas une reprise de Beckett. Pour Ollivier il s'agit de la restitution de la positivité existentielle questionnée.

En guise de conclusion

Passages et *La Brûlerie* répercutent, sous forme fictionnelle, les deux étapes de la migration haïtienne au Québec entre 1960 et 1990. Mais leur intérêt majeur est dans la fusion du scriptural et du philosophique. Tout en se complétant, les deux romans sont sous-tendus par une conceptualité commune – nomadisme, errance, enracinerrance, fluidité ontologique ou identitaire, importance de l'aspect noétique. Si *Passages*, plus «romanesque», épique, insiste sur le récit, *La Brûlerie* penche vers la réflexion et la méditation sur les expériences existentielles protéiformes de la condition humaine. L'approche phénoménologique, notamment dans *La Brûlerie*, débouche sur une écriture polyphonique qui thématise des narrateurs-personnages incertains, en devenir, une spatialité mouvante et une parole destinée à combler le vide pour recréer la réalité. Cette écriture prolonge la réflexion théorique de *Repérages* en narrativisant le renversement axiologique de la dichotomie nomade/sédentaire au profit du nomadisme comme élément valorisant de la condition des «mutants» postmodernes.

Les deux romans illustrent un des aboutissements de l'écriture migrante qui a vu le fond ethnique du témoignage migrant s'estomper au profit de l'universel et la conception essentialiste de l'identité céder à l'exploration phénoménologique de la dimension existentielle. Cette évolution a été fortement influencée par les auteurs et critiques Italo-Québécois (Lamberto Tassinari, Fulvio Caccia) et Haïtiens (Jean Jonassaint, Robert Berrouët-Oriol, Jean-Claude Charles, Joël Des Rosiers, Émile Ollivier). La spécificité des critiques haïtiens a notamment consisté à refonder les notions d'exil, de racine et d'errance et de les lier à la fois à l'expérience identitaire individuelle et à l'écriture.

La convergence est toutefois générale et comprend aussi le versant "archo-québécois", autrement dit les tendances transformationnelles du canon québécois, présentes dès les années 1960, comme l'indique Pierre Nepveu. En effet, la première décennie du nouveau millénaire voit l'émergence de nouvelles approches narratives et de nouveaux thèmes, proches de l'expérience migrante: spatialité décentrée et mouvante, fluidité, nomadisme, fragmentation, vide, isolement, décomposition de la famille et de la communauté. On peut suivre ce filon à travers l'œuvre de Nicolas Dickner (*Nikolski*, 2005; *Tarmac*, 2009; *Six degrés de liberté*, 2015), Larry Tremblay (*Le Christ obèse* 2012; *L'Orangerai*, 2013) ou, tout récemment, dans les romans post-anthropocènes de Christiane Vadnais (*Faunes*, 2018) ou Julie D. Kurtness (*Aquariums*, 2019).

Œuvres citées

- Beckett, S. (1967): *Têtes-mortes*. Paris: Éditions de Minuit.
- Berrouët-Oriol, R. (1986-1987): L'Effet d'exil. *Vice Versa*, 17, pp. 20-21.
- Caccia, F. (1986): L'Altra riva. *Vice Versa*, 16, pp. 44-45.
- Charles, J.-Cl. (2001). L'Enracinement. *Boutures*, 1, 4, pp. 37-41.
- Chartier, D. (2003): *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec (1800-1999)*. Québec: Nota bene.
- Davaille, F. (2007): L'interculturalisme en revue. L'expérience de *Vice Versa*. *Voix et Images*, 23, 2, 95, pp. 109-122.
- Des Rosiers, J. (1996): *Théories caraïbes: poétique du déracinement*. Montréal: Triptyque.
- Ferraro, A. (2014): *Écriture migrante et translinguisme au Québec*. Venezia: La Toletta.
- Ferron, J. (1970): *L'Amélanchier*. Montréal: Éditions du Jour.
- Heidegger, M. (1967): *Sein und Zeit*. Tübingen: Max Niemeyer Verlag.
- Kyloušek, P. (2005): Le *pays incertain* de Jacques Ferron. In M. Paliszkievicz, A. Reczyńska, A. Śpiewak: *Place and Memory in Canada: Global Perspectives / Lieu et mémoire: perspectives globales* (pp. 249-258). Kraków: Polska Akademia Umiejętności.
- Kyloušek, P. (2024): *Centers and peripheries in Romance Language Literatures in the Americas and Africa*. Leiden/Boston: 2024.
- LaRue, M. (1996): *L'Arpenteur et le navigateur*. Montréal: Centre d'Études québécoises / Fidès.
- Mailhot, L. (1980): Le roman québécois et ses langages. *Stanford French Review*, 4, 1-2, pp. 147-170.

-
- Mills, S. (2016): *Une place au soleil, Haïti, Les Haïtiens et le Québec*. H. Paré (Trad.). Montréal: Mémoire d'encrier.
- Moisan, Clément & Hildebrand, R. (2001). *Ces étrangers du dedans. Une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997)*. Québec: Nota bene.
- Nareau, M. (2011): La revue *Dérives* et le Brésil. Modifier l'identité continentale du Québec. *Globe*, 14, 2, pp. 165-184.
- Nepveu, P. (1999): Écritures migrantes. In P. Nepveu, *L'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine* (pp. 197-210). Boréal: Montréal.
- Ollivier, É. (1991): *Passages*. Montréal: L'Hexagone.
- Ollivier, É. (2001): *Repérages*. Ottawa: Leméac.
- Ollivier, É. (2004): *La Brûlerie*. Montréal: Boréal.
- Ricœur, P. (1990): *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil.